

## Rabelais Anatomiste et Physiologiste

## Quelques « contenance » de Quaresmeprenant

Communication

faite en juillet 1906 à la Société des Études Rabelaisiennes

Par le professeur F.-A. LE DOUBLE

M. le Dr Albarel, de Nébian, a communiqué tout récemment à la Société des Études Rabelaisiennes un mémoire sur la psychologie et le tempérament de Quaresmeprenant. Je remercie mon distingué confrère et collègue de la façon si aimable dont il a apprécié mon *Rabelais anatomiste et physiologiste* dans ce mémoire, dont chaque ligne décèle à la fois une connaissance approfondie des doctrines médicales du XVI<sup>e</sup> siècle et du dialecte languedocien. Pour trois des contenance du roi de l'île de Tapinois, M. le Dr Albarel a fourni une explication qui s'écarte plus ou moins de la mienne. C'est ainsi qu'à propos de la comparaison « Il (Quaresmeprenant) avoit la pénilière comme une dariole », il s'est expliqué en ces termes.

La dariole était un gâteau à la crème. M. Le Double dit à ce sujet : « La toison annelée du bas-ventre perdue dans le pus crémeux d'un écoulement urétral ou cachée sous une carapace de concrétions melliformes engendrées par le défaut de soins ou la vermine. » De ces deux opinions, la première me paraît plus vraisemblable. Quareshmeprenant était atteint, en effet, quelquefois d'une blennorrhée par suite de la nourriture échauffante qu'il prenait : « Aubers salés, casquets, morions salés et salades salées. » A l'encontre de M. Le Double, je crois qu'il faut admettre la seconde hypothèse. La gale crouteuse et surtout les petits corps farineux de la « rongne » puante rendent la comparaison très claire, sinon très ragoutante, d'autant plus que notre homme était atteint de l'une ou l'autre de ces maladies. En effet, « s'il suoit, c'estoit moules au beurre frais », ce qui revient à dire que sa sueur, mêlée aux croûtes répandues sur son corps, formait une espèce de magma jaunâtre et visqueux ressemblant à des moules cuites dans du beurre. De plus, ses cheveux étaient « comme une décrotoire et faisaient pendant à sa pénilière. »

Que le héros du Carême ait été affligé de temps à autre d'une blennorrhée, c'est certain, puisque, au dire de Rabelais lui-même, il pâtissait quelquefois d'une « lourde pissechaude » ; qu'il ait été tourmenté par une maladie chronique de la peau, engendrée par son tempérament « mélancolique, voire même un peu phlegmatique », c'est plus discutable. Pour défendre cette dernière opinion, le Dr Albarel a invoqué les arguments suivants :

Les Signes de l'homme mélancolique (d'après Ambroise Paré, liv. I : l'Introduction à la chirurgie, ch. XI et ch. XIII) : « Le premier signe est pris de la couleur, c'est que la face est brune et noirâtre..., leur corps est froid et dur au toucher..., le cuir des mélancoliques est dur et rude. » Or, Quareshmeprenant avoit la peau comme « une gualvardine ». La gualvardine, selon Oudin, est une jaquette de paysan. D'autres prétendent avec plus d'apparence que c'est proprement une cape de Béarn dont se servent les bergers du pays : de l'espagnol *gavardana*, qui a le même sens. La cape de Béarn est de couleur brune, faite de drap grossier, rugueux au toucher.

A cela j'objecterai :

1<sup>o</sup> Qu'autrefois les capes de Béarn étaient rouges et que presque toutes le sont encore aujourd'hui et ne peuvent, par conséquent, être comparées en aucune façon à une peau brune et noirâtre ;

2<sup>o</sup> Que Rabelais, en se servant du terme *gaervaldine*, *galvardine*, lui a attribué un autre sens que celui de cape de Béarn, lui a attribué, comme Oudin, le sens de sarrau, jaquette de paysan », puisque

précédemment il a noté la ressemblance qu'il y a entre la cape de Béarn et le système artériel humain.

Qu'on se reporte, en effet, à la page 85 de mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*, et on y lira :

Les artères comme une cape de Biart. Les artères sont les vaisseaux qui charrient le sang rouge du cœur à tous les organes. — Cape de Biart, cape de Béarn, cape à capuchon. Cette cape est presque toujours de couleur rouge, « celle de la mère de ma bonne, qui est née dans le village béarnais de Maumour, était rouge, m'a écrit le 28 mai 1898 mon savant ami M. le Dr Dureau, bibliothécaire de l'Académie de médecine ; celle de sa grand-mère et celle de son aïeul étaient également rouges. Maintenant, le tissu de cette cape étant souvent à côtes, c'est bien un système artériel ». Un récent voyage que je viens de faire à Pau me permet de confirmer ces dires. Les Basquaises portent le foulard ou le mouchoir ; les Béarnaises la cape à côtes, qui de rouge qu'elle était primitivement, tend à devenir brune ou noire. La cape de Béarn a été importée à la cour de France par Henri IV.

Dois-je ajouter qu'une affection de la peau, même de nature pustuleuse, est incapable de déterminer à la surface de cette membrane un amas de pus comparable comme quantité et comme aspect à la crème d'une dariole ? On ne peut en dire autant d'un écoulement urétral, spécifique ou non ; le pus qui en constitue l'élément essentiel est déversé en abondance dans un point limité où il s'accumule chez les sujets peu soigneux et a tant d'analogie, comme consistance et comme couleur avec de la crème, qu'il est dénommé « pus crémeux » par les pathologistes.

J'arrive à la seconde des comparaisons, — la discrétion comme une moufle, — de la litanie des contenance de Quareshmeprenant que M. le Dr Albarel n'a pas également expliqué de la même façon que moi.

La discrétion comme une moufle. Il ne gardait pas les secrets ; sa discrétion, a observé M. le Dr Albarel, était aussi molle qu'une moufle. A ce sujet, je ne suis pas de l'avis du professeur Le Double, qui dit : « Il faut entendre ici par moufle, comme Oudin, « couvercle de marmite... » La moufle est un gant fourré où le pouce seul est distinct. Elle a pris son nom de l'adjectif conservé en languedocien *moufflé*, mou, moelleux... »

En philologie, cependant, on assure que c'est l'adjectif qui provient d'ordinaire du substantif. De plus, le mot moufle, — dans le sens de mitaine, — dérive pour maints linguistes, pour Du Cange notamment, de l'allemand *moffel*, qui a la même signification et dont on fait, en basse latinité, *mufful*. Au XV<sup>e</sup> siècle, enfin, on appelait aussi moufle la pièce de l'armure qui protégeait la main, c'est-à-dire un gant dont la dureté peut être opposée à celui dont l'auteur de *La psychologie et du tempérament de Quareshmeprenant* a invoqué la mollesse pour justifier, dans le cas présent, son explication. Pour être édifié complètement à cet égard il suffit, du reste, de se reporter encore à mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*. On y trouvera (p. 103) les lignes suivantes :

Moufle. Gant d'hiver sans doigts séparés ou avec un doigt séparé pour le pouce.

Caucier sa moufle

(Poët. avant 1300, IV, f. 1360.)

Braies et chemises

Et mouffes contre la bise.

(De l'eschacier, Jongleurs et trouvères du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, publié par A. Jubinal, 1835.)

Pantagruel voyant Panurge « égratigné des gryphes du célèbre chat Rodilardus ne se put contenir de rire et lui dist : que voulez-vous faire de ce chat ? — De ce chat, répondit Panurge : je me donne au diable si je ne pensois que ce fust un diableteu à poil follet, lequel nagaires j'avois copiettement happé en tapinois à belles moufles ».

Au xv<sup>e</sup> siècle, on donnait également le nom de moufle ou miton (*fausthandschuh*, en allemand, *mitten* ou *inarticulé gantlet*, en anglais) au gantelet sans doigts séparés. L'armure de Jeanne d'Arc du catalogue de Dezest, la statuette en bronze de Guillaume IV (1404-1417) à Amsterdam et l'armure de Frédéric 1<sup>er</sup>, palatin du Rhin, conservée à la collection d'Ambras, à Vienne, démontrent que partout le miton était en usage dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle.

Ainsi que le gant d'hiver, il a la forme du palais.

Quand il s'agit d'une des comparaisons anatomiques du « tant docte et gentil médecin chinonois », il est le plus souvent facile de savoir quelle a été sa pensée exacte en opposant la pièce anatomique et l'objet dont il a parlé et cela alors même que le terme qui sert à désigner cet objet a une étymologie qu'on peut chercher dans plusieurs langues et diverses significations dans la même langue. Je dis le plus souvent, car la difficulté commence dès qu'il est question d'une coupe d'une pièce anatomique ou d'une pièce anatomique dont la configuration diffère suivant qu'on la regarde sous l'une ou l'autre de ses faces. Pour les comparaisons du grand railleur ayant trait à la psychologie et au tempérament de Quaresmeprenant, la difficulté est presque constante. Et si pour la phrase *la discrétion comme une moufle* je n'ai pas adopté la version de M. le D<sup>r</sup> Albarel, ce n'est pas. — les paragraphes précédents en font foi, — par inadvertance ou par ignorance, mais parce que cette version ne s'est pas imposée absolument à mon esprit. Si, dans le roman rabelaisien, l'expression moufle signifie toujours « mou, insignifiant, frivole, sans consistance, comment « la sapience des premiers précepteurs de Gargantua », qui « n'estoit que moufles », pouvait-elle peser assez lourdement sur ces « bons et nobles esperitz » pour les « abastardir », autrement dit pour les altérer, les corrompre, les faire déchoir ? Est-ce que, d'autre part, il le répète encore, le couvercle d'une marmite ne laisse pas à un moment donné, et en dépit de toutes les précautions, échapper plus ou moins du contenu de cette marmite, remplie à pleins bords. Je n'insiste pas. A quoi bon, aursurplus. Pour expliquer par des moyens différents les deux contenance susdites du roi de l'île de Tapinois, nous n'en sommes pas moins arrivés, mon érudit confrère et collègue et moi, à la même conclusion, savoir : que ce monarque avait quelquefois sa « pénilière » souillée de pus et ne brillait pas par la discrétion.

Où nous ne nous accordons plus, c'est sur les pratiques sexuelles de ce saint personnage. Voici ce qu'a écrit à ce propos M. le D<sup>r</sup> Albarel :

Avant de terminer ce travail, il me reste à examiner si « le grand lanterrier », comme l'en accuse M. Le Double, sacrifiait en secret à la pierre noire d'Emesse, déifiée par Héliogabale. Je ne le crois pas : son tempérament mélancholico-phlegmatique ne le portait guère vers les plaisirs vénériens, et s'il pâtissait parfois d'une lourde blennorrhée, il la devait non à un contact impur, mais à sa nourriture trop échauffante. « Bon catholique, de grande dévotion », toujours assailli par le repentir, il ne pouvait commettre un péché si horrible. L'erreur de M. Le Double vient, selon moi, de la mauvaise interprétation du mot *cristallin*. « Les anciens médecins, dit M. Le Double, donnaient le nom de cristalline à la syphilis des Ganymèdes, à la syphilis anale engendrée par des rapports contre nature. » Le mot *cristalline*, pris à part, a bien ce sens, mais je ne crois pas que Rabelais le lui attribue dans la comparaison citée plus haut. Il fait seulement allusion à la forme ronde de l'an-

semblable à celle d'un miroir de cristal, traduction exacte de « miroir cristallin ». Au ch. LV du liv. I, Rabelais cite, parmi les divers objets ornant les chambres des femmes de l'abbaye de Thélème, « un miroir de cristallin ».

Sans doute un individu à tempérament « mélancholico-phlegmatique » est peu porté vers les plaisirs vénériens, mais chez Quaresmeprenant ce tempérament était modifié par le régime échauffant qu'il suivait d'un bout de l'année à l'autre et auquel il était redevable d'être continuellement constipé et de pâtir, de temps à autre, d'une « lourde pisse-chaulde ». Un homme frigide et lypémanique n'est-il pas transformé par une alimentation aphrodisiaque en un priape auquel tout sourit.

Or, dans le chapitre xxix du livre V de son immortel ouvrage, le prêtre-médecin a prévenu ses lecteurs qu'il n'y a pas d'aliments plus excitants que ceux qui sont prescrits par l'Eglise pendant le carême :

— Avez-vous, dit Épistemon, noté comment ce méchant et malautru fredon nous a allégué mars comme mois de ruffiennerie ? — Ouy, répondit Pantagruel ; toutesfois, il est toujours en carême, lequel a été institué pour macérer la chair, mortifier les appétits sensuels et resserrer les furies vénériennes.

— En ce, dit Épistemon, pouvez-vous juger de quel étoit celui pape qui premier l'institua, que cette vilaine savatte de fredon confesse soy n'être jamais plus embrené en paillardise qu'en la saison de carême ; aussy, toutes les évidentes raisons produites de tous bons et sçavants médecins, affermans en le decours de l'année n'être viandes mangées plus excitantes la personne à lubricité qu'en cetuy temps : fèves, pois, phaseols, chiches, oignons, noix, huîtres, harens, saieures, garon, salades toutes composées d'herbes vénériques, comme éruce, nasitord, targon, cresson, berle, réponce, pavot cornu, houbelon, figues, ris, raisins (1).

— Vous, dit Pantagruel, serez bien esbahy si voyant le bon pape, instituteur du saint carême, estre lors la saison quand la chaleur naturelle du centre du corps auquel s'étoit contenue durant les froidures de l'hyver, et s'y disperser par la conférence des membres, comme la sève fait es arbres, auroit ces viandes qu'avez dites ordonnées pour aider à la multiplication de l'humain lignage. Ce que me la fait penser est que au papier baptisière de Thouars plus grand est le nombre des enfants en octobre et novembre nés qu'ès dix autres mois de l'année, lesquels, selon la supputation rétrograde, tous étoient faits, conçus et engendrés en carême.

Le régime quadragésimal suivi dans toute sa rigueur et sans interruption depuis de longues années avait, comme je l'ai établi, engendré une constipation opiniâtre et sans trêve et provoquait, de temps à autre, une blennorrhée chez le saint personnage, « foisonnant en pardons, indulgences et stations », constipation et blennorrhée qui étaient elles-mêmes des causes de priapisme. Il n'est pas un médecin qui ne sache que les gens atteints d'un écoulement uréthral, spécifique ou non, sont parfois tourmentés par des érections prolongées, diurnes ou nocturnes, plus ou moins douloureuses, auxquelles on remédie par l'emploi du bromure de camphre. Mais, objectera-t-on, Rabelais n'a pas connu cette complication fréquente de la blennorrhagie, surtout chez les sujets dont les vésicules séminales irritées par une excitation réflexe ou une transmission directe de la phlegmasie chronique de l'urèthre sont, en outre, je me plais à le répéter, comprimées par des concrétions stercoraires accumulées en grande quantité et depuis longtemps dans l'ampoule rectale. Pourquoi pas ? C'est là un simple fait d'observation clinique. Le médecin ordinaire du cardinal du Bellay s'est attonné spécialement, on ne l'ignore pas, à

1. Pour la démonstration de l'action stimulante de chacun des aliments du régime quadragésimal énumérés ci-dessus, cf. mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*, p. 165.



l'étude des maladies vénériennes, a distingué, tout donne à le supposer, l'écoulement urétral virulent de l'écoulement urétral non virulent (1), laissé des descriptions magistrales de la stomatite mercurielle et du sarcocele syphilitique (2).

« Le demy-géant à poil follet et à double tonsure » avait un nez à la Cyrano, « le nez comme un brodequin enté en escusson ; or, dans le chapitre XL du livre I on relève cette exclamation de frère Jean : *Ad formam nasi cognoscitur ad te levavi*. Les dames romaines favorisaient, en proportion de la longueur du nez, les gladiateurs. L'exemple, il est vrai, venait de loin et de haut. Le grand nez de Vulcain avait séduit Vénus, — Vénus qui devait s'y connaître.

*Noscitur a pedis quantum sit virginis autrum,*

*Noscitur a naso quanta sit hasta viri.*

(Ovide.)

En dépit de son tempérament « mélancholico-phlegmatique », Quaresmeprenant, chauffé à blanc et sans interruption par une nourriture « vénéréique », devait donc parfois et involontairement être assiégé par des pensées et des hallucinations lubriques. Il en était effectivement ainsi « quand il songeoit, — et j'appelle particulièrement l'attention sur ce fait, car il témoigne aussi en faveur d'une inversion sexuelle, — c'étoient vitz volans et rampans contre une muraille. » Dans le chapitre intitulé le *Défaut*, de F. Béroalde de Verville (t. II, fol. 427 de l'édition de la Monnoye), est relatée une observation qui montre le danger de pareils songes.

1. Cf. mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*, p. 208, 329, 330, 331, 332, 333.

2. Dans le numéro du 15 septembre 1905 (p. 593) de la *Chronique médicale*. M. le Dr Albarel a publié un travail intitulé : *Le Testicule pathologique dans Rabelais*, et qui débute ainsi :

« Dans le chapitre xxviii du Tiers Livre, frère Jean des Entommeures répond à la litanie que lui a débitée Panurge dans le chapitre xxvi. Frère Jehan commence ainsi : *C. satry, C. moisy*, et fait succéder les épithètes aux épithètes pour qualifier le peu de valeur des glandes génitales de Panurge. Le bibliophile Jacob apprécie en ces termes cette suite de qualificatifs : « Il serait difficile de « donner un sens précis à chaque mot de cette kyrielle qui n'a pas été faite « pour montrer la richesse de notre langue, mais seulement par allusion aux « litanies des saints. »

« Tel n'est pas notre avis. Si on prend un par un tous ces mots et si on en recherche le sens, on arrive à leur donner une signification précise, se rapportant à une idée : la déchéance du testicule. Je me suis efforcé d'étudier et de préciser le sens de ceux qui ont trait aux maladies de la glande et je suis arrivé à me convaincre que toute la pathologie testiculaire, telle qu'elle était connue au xvi<sup>e</sup> siècle, se trouve dans la fameuse litanie. C'est une véritable débauche de qualificatifs. Nous en trouvons pour chaque période de la syphilis testiculaire. »

Par moment, entraîné vers l'idéal, l'illustre satirique a parlé avec sagesse et élévation, en homme qui a conscience de son génie ; ailleurs il s'est laissé aller à une extravagance de fantaisies, à une débauche de plaisanteries, à un déluge de bons mots ou de gros mots. On a essayé d'expliquer ces contradictions, ce bizarre assemblage du sublime et du bouffon. On a dit que, ne voulant pas renoncer à son franc parler, mais averti par des exemples journaliers du prix de la prudence, l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* a caché, sous le masque et les grelots de la folie, les ténérités de la raison. On a dit qu'il n'a fait que suivre les traditions de liberté, de licence même d'allures, de geste et de langage admises par les mœurs de son époque. Quoi qu'il en soit, il y a dans l'épopée pantagruelique des expressions et des gauloiseries qu'il est difficile de reproduire. Il en est ainsi de maints adjectifs figurants dans la litanie des glandes génitales de Frère Jean et dans celle des glandes génitales de Panurge. Et c'est pourquoi, alors que dans le manuscrit de mon *Rabelais anatomiste et physiologiste* déposé, en 1892, à la bibliothèque municipale de Tours dont il est la propriété, j'ai discuté la signification de chacun des adjectifs figurant dans les litanies susdites. Je n'ai, dans l'ouvrage imprimé, destiné au grand public, fait mention que de la signification de quelques-uns. Quoi qu'il en soit, je n'en ai pas moins affirmé, il y a quatorze ans, et contrairement aussi au bibliophile Jacob, que : 1<sup>o</sup> les nombreux adjectifs de la litanie des c... de Frère Jean célèbrent tous les qualités des organes génitaux externes de ce moine jeune débordant de santé et capable de renouveler le plus fameux des exploits d'Hercule : 2<sup>o</sup> que ceux de la litanie des c... de Panurge indiquent les modifications qu'avaient subies ces mêmes organes et plus spécialement le testicule et son produit de sécrétion chez cet incorrigible « pipeur, buveur, batteur de pavé », grisonnant et mal guéri par Mercure des blessures contractées dans les bras de Vénus. (Pour de plus amples détails, cf. mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*, p. 206, 207, 208, 332, 333.

Le « père et nourrisson des médecins » était, c'est certain, « bon catholique de grande dévotion, calcineur de cendre, extrait de Lanternois, bien grand lanternier, etc. ». Mais, en ce temps-là, pullulaient des moines paillards et des nonnes débauchées, des prélats qui ne pensaient qu'à faire chère lie et à bien pourvoir leurs bâtarde. Les cours papales d'Avignon et de Rome n'ont pas été des modèles de pureté de mœurs sous Jean XXII, Alexandre VI et Léon X, pas plus que les cours de Toscane et de France sous les Médicis, sous François I<sup>er</sup> et Henri II ; Boccace, comme Pétrarque, le chantre de l'Amour, comme Rabelais était prêtre. Le Pulci, ce poète italien si licencieux, l'auteur du *Morgante Maggiore*, était chanoine de Florence ; Béroalde de Verville, l'auteur ou le plagiaire (1) du *Moyen de parvenir*, était chanoine de Tours. Immoralité et religion ne s'excluaient donc pas forcément au moyen âge.

Ceci établi, j'aborde, pour terminer, l'étude de la comparaison « le trou du c... comme un miroir cristallin ». L'orifice anal chez un homme qui n'est pas adonné aux pratiques honteuses si prisées jadis à Sodome n'a aucune analogie ni comme aspect ni comme couleur, ce me semble, avec un miroir de cristal, fût-il même rond. Il est, en général, profondément enfoncé entre trois saillies osseuses, les ischions et le coccyx, au fond du pli interfessier, de sorte que le chirurgien même ne parvient qu'avec une certaine difficulté à en explorer le pourtour. La peau qui le revêt, recouverte de poils plus ou moins abondants, se continue avec une muqueuse de couleur brunâtre-ardoisée. Elle présente sur toute sa

1. Béroalde de Verville (François) a publié, en 1578, *Le Théâtre des instruments mathématiques de Jacques Bessons, avec l'interprétation des figures d'icelui* en 1585, *Les Soupirs amoureux* ; en 1600, *La Sérodokimantie ou histoire des poésies qui filent la soie, recueils de poésies presque toutes obscènes* ; en 1610, *Le Moyen de parvenir*, où l'esprit étincelle, mais où, par contre aussi, l'expression graveleuse s'étale avec complaisance, le mot cru émerge à chaque page, etc.

*Le Moyen de parvenir*, paru sans nom d'auteur, a été imprimé probablement à Tours, chez Jamet Métayer, chez Molin ou chez Georges Drobet, imprimeurs de François Béroalde de Verville. Celui-ci en est-il véritablement l'auteur ? Avec mon regretté ami Audiger, fondateur et secrétaire général de l'ancienne Société des Amis et des Admirateurs de Rabelais, je me refuse à le croire.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce chef-d'œuvre est sorti d'une plume tourangelaise. Qu'on lise le conte de *La Soldée*, la beurrière de Bourgueil, celui du *Serrurier de Benest* (Benais), celui de *L'Abbé de Turpenay*, etc., partout on se trouve en Touraine, partout la couleur locale abonde.

Ch. Nodier est d'avis que cet ouvrage doit être attribué à Henri Estienne ; cette opinion est peu soutenable, parce que le célèbre imprimeur était protestant et que dans *Le Moyen de parvenir* les protestants ne sont pas plus ménagés que les catholiques. Selon le bibliophile Jacob et mon regretté ami Audiger, et c'est aussi ma manière de voir, le volume en question devrait être attribué à Rabelais, et François Béroalde de Verville n'en aurait été que l'éditeur et l'annotateur. Dans ce volume, on remarque, en effet, au chapitre X, *circuncision*, les lignes suivantes :

« Les mélanges que vous trouverez sur survenus à cause de l'antiquité de ce volume et des annotations, apostilles et interprétations qui y étaient mises, et le gentilhomme qui les transcrivit, pour votre avancement en sagesse, a tout écrit d'une suite, mêlant, sans distinction, glose et texte ; ainsi que quand vous êtes à table, vous qui ne jeûnez pas, vous mangez des viandes prises de çà et de là, selon l'occurrence... »

Je vous assure que ce livre était simple et net, beau comme le jour, ainsi qu'il est encore, bien qu'il soit pêle-mêle de notes et de considérations.

Le personnage qui vous produit en tout honneur ces saints mémoires de perfection a pensé que le texte ne valait pas mieux que le commentaire, pour quoi il les a fait aller ensemble. »

Il est vraisemblable que le manuscrit du *Moyen de parvenir* aura été trouvé par François Béroalde de Verville dans la précieuse bibliothèque de son père Mathieu Béroalde de Verville, lequel tenait ce manuscrit de la fille de Maître François.

Dans le chapitre xiii du *Moyen de parvenir*, — *Videnius*, — le chanoine tourangeau a avoué lui-même encore ceci : « Ce livre embrasse les mystères de toutes les sciences, par autant qu'il est la juste, solide et naïve interprétation de la pure cabale. Pour le prouver, j'ai le Père Rabelais, le docte, qui fut médecin de monsieur le cardinal du Bellay ; et je le mets ici en avant, parce que les substances de ce présent ouvrage et enseignements de ce livre furent trouvées entre les menues besognes de la fille de l'auteur. »

Il est certain que Rabelais a eu un fils nommé Théodule qui fut confié à Jean de Boissonné et qui mourut à Toulouse à l'âge de deux ans. A-t-il eu également une fille ?... François Béroalde de Verville est, à ma connaissance du moins, le seul écrivain digne de foi qui en ait fait mention.

circconférence des plis verticalement dirigés et comme rayonnés qui ont pour usage de faciliter la dilatation de l'anüs. Chez un inverti qui est arrivé à la seconde période de la diathèse qu'ont célébrée Barthélemy et Fracastor, le sillon interfessier est, au contraire, assez ouvert; les plis de la marge de l'anüs effacé, le pourtour de cet orifice parsemé d'excoriations superficielles, masquées toutes par une mince pellicule (plaques muqueuses) dont la couleur d'un blanc nacré rappelle celle de la lamelle d'étain qu'on place derrière les glaces des miroirs. Il est même présumable que c'est en se basant sur ce dernier fait que les archiâtres du moyen âge ont donné le nom de « cristalline » à la syphilis des Ganymèdes. Chez un individu dont la perversion sexuelle date de loin, le sphincter anal est, enfin, plus ou moins relâché et ne retient qu'incomplètement, au moment d'une émission, bruyante ou silencieuse, des gaz intestinaux, les matières fluides ou semi-fluides que renferme le rectum. Il en est ainsi chez Quareshme prenant : « S'il pétoit, c'étoient houeaux de vache brune, et s'il vesnoit, c'étoient botines de Cordonan. » Et cela est d'autant plus surprenant que « s'il fian-toit, c'étoient potirons et morilles », qu'il était très constipé et que la partie la plus inférieure de son tube digestif en se moulant sur les concrétions stercoraires, dures, agglomérées et présentant des rugosités semblables à celles des potirons et des morilles, avait acquis à la longue la forme « d'un bourrabaquin monachal », *alias* d'un flacon de cuir à grosse panse.

Qu'on ne m'oppose pas que Rabelais a ignoré l'existence du muscle et *a fortiori* le mode de fonctionnement du muscle qui ferme cet orifice, qu'un rabelaisophile émérite, Armand Sylvestre, a défini : « L'œil musical de notre séant. » Pour être sûr du contraire, il suffit de savoir l'état pitoyable dans lequel se trouvait « Panurge, esmeu, transi, tremblant hors de propos, égratigné des gryphes du célèbre chat Rodilandus », quand il sortit de la soute du navire où il s'était « musé entre les croustes, miettes et chaplis de pain » pendant que les bombardiers saluaient à coups de canon les muses de l'île de Ganabin.

Frère Jean à l'approcher se sentoit je ne scay quel odeur aultre que de poudre à canon. La vertu retentrice du nerf qui restraint le muscle nommé sphincter, — c'est le muscle de l'anüs, — estoit dissolue par la véhémence de la paour que Panurge avoit eu en ses phantastiques visions (1). Adjoinct le tonneire de telles canonnades, lequel est plus horrifique par les chambres basses que n'est sur le tillac. Car un des symptômes et accidents de paour est que par luy ordinairement s'ouvre le guischet du serrail ouquel est à temps la matière fécale retenue.

Au vrai, il n'est pas étonnant que « l'étrange et monstrueuse membrure d'homme, si homme on le doit nommer », qui régnait à Tapinois ait été un antiphysique. « Ne réduisait-il pas en mémoire, — et c'est maître François qui a eu soin de nous l'apprendre lui-même, la forme et contenance de Amoduit et Discordance, les enfants de Tellumon et d'Antiphysie, « laquelle de tout temps est « partie adverse de nature ? » Il était, je l'ai prouvé péremp-

toirement, leur portrait frappant (1) et faisait, comme eux, tout à rebours des autres : « *Se baignoit « dessus les hauts clochers, se seichoit dedans les « estangs et rivières .. Peschoit en l'aer..., chassoit « on profond de la mer..., dormoit corybantiant « (les yeux ouverts)...., etc. »*

Maître François n'aimait pas le carême, a remarqué M. le Dr Albarel. Certes, et il en convient franchement dans le prologue du livre V : « Le monde doncques, ensagissant plus ne craindra... pitoyablement croire en quaresme. »

Dr A. LE DOUBLE.

## Résumé de la question Cancers et Rayons X.

Par le Dr Leloutre, de Tours,  
Electricité-radiologie

(Suite et fin)

« 4° Non seulement l'application des rayons X n'entraîne, d'une façon générale, aucune conséquence fâcheuse, mais encore elle est souvent capable de guérir entièrement la douleur, qui existe déjà comme conséquence directe du processus cancéreux. »

Depuis, les observations et résultats encourageants publiés tant en Europe qu'en Amérique sont tellement nombreux qu'il est impossible de les signaler tous. Je me contenterai de dire qu'on ne compte plus les succès obtenus par Williams, Kienböck, Holzknecht, Schiff, Fordyce, Perthes, Lesser, Leroy-Dorn, Henrard, Doumer, Mondain, Chanoz, Tuffier, Bissérié, Belot, Béclère, etc., etc.

Mais, contrairement à ce que croient certains médecins, les rayons X sont indiqués aussi bien pour d'autres cancers que pour l'épithélioma.

Beaucoup même de radiothérapeutes estiment avec Holzknecht que le sarcome est plus sensible aux rayons X que l'épithéliome, et de fait le sarcome cède beaucoup plus vite à de faibles doses que ne le fait le néoplasme épithélial. Les observations de traitement du sarcome par la Rontgenisation, sans être innombrables comme pour l'épithélioma, sont cependant déjà très nombreuses. Sans m'y arrêter je cite, à l'étranger, les cas de Kienböck, de Grosmann, de Holzknecht, de Shjogen, de Morton, de Rieder, de Mertens qui tous ont obtenu des résultats plus qu'encourageants. En France des guérisons ont été obtenues par Reboul, Béclère (sarcome du maxillaire supérieur récidivé pour la 3<sup>e</sup> fois, traitement commencé le 6 janvier 1905, guéri en mai 1905 ; à la fin de l'année pas encore de récidive.) Bissérié aussi a guéri ou du moins très amélioré plusieurs sarcomes et melano-sarcomes ; Belot a plusieurs cas de guérison ou de très importantes améliorations, et toujours le traitement a été beaucoup moins long que pour l'épithélioma.

Quant aux lymphosarcomes, Williams, dès 1903, rapporte dans son traité de radiothérapie un cas de lymphosarcome du cou opéré 2 fois et récidivant guéri par la radiothérapie.

(1). Chez un être vivant, les muscles, même à l'état de repos, ne sont pas complètement relâchés. Cette tension permanente des muscles, dite *tonicité musculaire*, est sous la dépendance du système nerveux. Quand on coupe le muscle qui ferme l'orifice inférieur de l'intestin (m. sphincter de l'anüs), il se distend tout à fait et laisse échapper tous les résidus de la digestion. Une émotion morale vive, surtout la peur, produit le même effet.

(1). Cf. mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*, p. 419.



Au mois de juin 1904 Bizard et Albert Weill présentèrent à la société de dermatologie un malade déjà présenté en 1901 et qui avait à cette époque des tumeurs du cou et de la partie supérieure du thorax pour lesquelles le diagnostic histologique de lymphosarcome fut fait par Gaston et confirmé par Darier. Ces lésions ayant empiré, le malade fut soumis à la radiothérapie et actuellement le malade est objectivement guéri. A côté de ces cas favorables Belot a eu dans le service de Brocq un lymphosarcome qu'il dut rapidement aiguiller sur un service de chirurgie, aussi cet auteur conclut-il que les rayons X semblent donner dans les cas de lymphosarcomes des résultats favorables, mais que de nouvelles expériences s'imposent.

En résumé, l'on peut tenter le traitement par les rayons X d'un cancer quelconque, en tenant compte seulement de la rapidité de son évolution et de sa localisation plus ou moins profonde. Il ne faudra pas hésiter à faire opérer les néoplasmes à marche rapide pour lesquels un essai de traitement pourrait n'être qu'une irréparable perte de temps, et les cancers profonds difficilement accessibles aux rayons X, mais toujours compléter le traitement chirurgical par quelques applications préventives de rayons X.

*Technique.* — Je ne m'arrêterai pas à la très importante question du mode d'application des rayons X, bien que dans l'immense majorité des cas, les insuccès ou les accidents n'aient d'autre cause que des défauts de technique. Mais cette question cependant primordiale n'intéresse que le spécialiste, aussi me contenterai-je de dire que le clinicien radiothérapeute exercé doit savoir à chaque cas appliquer la qualité et la quantité qu'il convient, et comment appliquer cette quantité. On ne doit pas oublier cette règle généralement admise, énoncée par Belot : « il faut faire absorber par séance la dose maxima de rayons X, compatible avec l'intégrité du tégument. »

*Mode d'action des rayons X.* — Les rayons X ne sont pas caustiques, mais résolutifs, ils déterminent la régression du processus pathologique. Quel est le mécanisme de cette rétrocession ? Ici les hypothèses sont des plus nombreuses. Voici l'une des plus attrayantes due à Schawrtz et Holzknicht. Cessavants, après avoir exposé un œuf de poule aux rayons X, constatèrent de profondes altérations dans le jaune, altérations liées à la décomposition de la lécithine. Or, la lécithine se rencontre surtout dans les éléments qui se développent ou sont sur le point de se développer rapidement comme le jaune d'œuf, les spermatozoïdes, les champignons, les cancers ; donc les rayons X agissent sur les néoplasmes en décomposant leur lécithine.

Que cette explication soit la bonne ou non, il est un fait certain, c'est que le rayon X exerce une action élective sur la cellule cancéreuse, il la fait mourir assez vite et s'éliminer de même. C'est du reste ce qui surtout importe au médecin et à son malade.

*Accidents et insuccès.* — Parmi les accusations assez souvent portées contre la radiothérapie, l'une est celle-ci : En essayant ce traitement, on empêche une opération qui aurait souvent toutes chances de succès. Mon Dieu, le radiologiste, comme le chirurgien, est médecin, par conséquent généralement honnête et pas toujours infailible. Et de même que je ne pense pas qu'un chirurgien digne de ce nom ose-

rait tenter une opération qu'il sait parfaitement inutile ou même nuisible à son malade, de même je ne crois pas qu'un radiologiste voudrait essayer un traitement qu'il sait pertinemment inutile ou même dangereux pour le malade en l'empêchant de se faire opérer.

La radiothérapie souvent a été accusée de produire la généralisation du cancer. Cette accusation gratuite est encore à prouver. Quelques généralisations, en effet, ont été notées pendant des traitements radiothérapiques, mais tous ces cas se trouvaient à la période ultime de leur évolution. Et puis on n'a peut-être jamais noté de généralisation après le traitement chirurgical ? L'opération en est-elle la cause ?

Ces fameux rayons sont une arme à deux tranchants, s'ils peuvent guérir le cancer, ils peuvent tout aussi bien le produire. C'est vrai, on en connaît un cas, mais on est prié de ne pas confondre opérateur et opéré. Si Radiguet est mort d'un « épithéliome pavimenteux lobulé et tubulé, à globules épidermiques, étendu jusqu'à la phalange dont l'os lui-même était atteint » (Cornil) c'est que depuis de nombreuses années, ce savant était constamment exposé aux rayons X, et que dans le début, ne connaissant que peu leur mode d'action et ne sachant ou ne voulant s'en préserver, il fut atteint aux doigts d'une violente radiodermite chronique sur laquelle prit naissance l'épithélioma comme un cancroïde sur un vieil ulcère. Et ces terribles brûlures dont on a tant effrayé les malades. Elles ont toujours été des plus rares et le sont devenues de plus en plus au fur et à mesure que la méthode sortait de la période de tâtonnement. Pour ma part je n'en n'ai vu qu'une due à un praticien qui, sans doute, ne se doutait pas que le rayon X est un médicament dangereux, devant être, par conséquent, dosé très méticuleusement. Que penseriez-vous d'un médecin qui donnerait à ses malades des pincées d'aconitine ? Comme le dit Freund dans les *Archives of the Röntgen Ray*, d'avril, 1906, il faut douter des prétendus accidents et échecs de la radiothérapie dans les affections couramment traitées par cette méthode, échecs dus uniquement à des fautes de technique.

Il faut se rappeler qu'en radiothérapie deux choses sont importantes à considérer : la qualité des rayons et par-dessus tout leur quantité. La source d'électricité, la longueur des fils de la bobine, le nombre de vibrations de l'interrupteur, le wattage au primaire, tout ça, je m'en moque (1), mais ce qui m'importe, c'est le degré de pénétration des rayons et surtout le nombre d'unités.

*CONCLUSION.* — Pour conclure, je ne puis mieux faire que de résumer le Dr Belot. Les rayons X sont un puissant agent thérapeutique susceptible de déterminer la régression de beaucoup de néoplasmes.

La plupart des *épithéliomas cutanés* traités par cette méthode sont *objectivement guéris*, les *cicatrices* sont *incomparablement plus belles*, et les *récidives* paraissent *moins fréquentes* qu'après le traitement chirurgical.

Les *cancers primitifs du sein* ou des *organes profonds*, surtout s'ils sont *volumineux*, doivent être *traités chirurgicalement*, mais toujours *l'interven-*

(1) Pour l'expression exacte, voir Mesureur, œuvres complètes.

tion devrait être suivie d'un traitement prophylactique aux rayons X, c'est-à-dire que le traitement complet est le traitement radio-chirurgical.

Si dans ces cas l'opération est refusée, on doit utiliser les rayons X qui soulageront souvent mais ne guériront qu'exceptionnellement.

Si le cancer est peu volumineux, même superficiel, sans ganglions et siégeant autre part qu'au visage, on peut l'adresser au chirurgien.

Dans les cas inopérables, les rayons X toujours calmement la douleur, améliorent l'état général et prolongent l'existence.

Dans les cas de récidive sur la cicatrice ou au voisinage, les rayons X toujours se sont montrés supérieurs à une nouvelle intervention.

Quant aux accidents ou insuccès de la méthode, je me contenterai de citer textuellement ces lignes d'un rapport de Skinner, écrites pour un congrès américain de radiologie. « Quelques cliniciens universellement respectés ont adopté l'usage des rayons X comme moyen thérapeutique. Mais, au lieu de recourir à un spécialiste expérimenté, ils en ont confié l'application à un radiographe, qui n'est pas nécessairement un radiothérapeute, ou même dans quelques cas à une infirmière (Skinner est américain) et ils ont rapporté, avec l'autorité de leur nom, les résultats cliniques obtenus dans ces conditions tout à fait impropres. Leurs noms ont donné à ces rapports un poids auquel ils n'avaient aucun droit par leur valeur intrinsèque, et c'est ainsi qu'est apparu dans le problème un élément considérable de confusion ».

## Les Lettres de Gui Patin

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES, PUBLIÉE AVEC LA RESTAURATION DES TEXTES MUTILÉS OU SUPPRIMÉS, ET AUGMENTÉE DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES, DE NOTES BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, ET D'UNE HISTOIRE DE PATIN ET DE SON TEMPS,

Par P. TRIAIRE,

(Suite)

EDIT. DE LA HAYE 1718, T. I, PAGE 107.

### LETTRE CLIV

A MONSIEUR SPON, DOCTEUR EN MÉDECINE, A LION.

MONSIEUR,

Depuis ma dernière, laquelle fut du 7 de février, un méchant rhume m'a tant pressé qu'enfin il m'a fallu tout quitter, et me mettre au lit, où j'ai été saigné sept fois. « *Pro coryza, broncho, tussicula, febricula et dolore ad latus dextrum in forti inspiratione. Quæ quidem singula symptomata ortum ducebant ab intemperie præservida hepatis et prava humorum colluvie in prima corporis regione latitante.* » J'en suis quitte, Dieu merci; il ne me faut plus que des forces, principalement aux genoux, lesquelles je n'ai point perdues au jeu, comme cet autre dans le satyrique. Je n'ai été, en mon mal, incommodé que de la trop grande visite de tant d'amis qui me

venoient voir à toute heure, et je n'étois pas toujours prêt d'être vu. Le bonhomme M. Riolan y venoit presque tous les jours. Il m'a dédié son petit *Encheiridium*, dont vous verrez les raisons dans l'épître qu'il m'a faite : il m'en a allégué d'autres raisons dans mon lit. Comme je lui parus fort étonné de cet honneur qu'il me vouloit faire, et entre autres, de l'obligation qu'il dit m'avoir de ce qu'en toutes mes leçons et mes conférences que j'ai eues l'an passé avec mes écoliers, je louois toujours feu M. Simon Piètre, son cher oncle et son bon maître, auquel il a, dit-il, de très grandes obligations, et dont il m'aimera toute sa vie. Ce M. Simon Piètre a été un des grands hommes qui fut jamais. Il mourut l'an 1618; il étoit frère aîné de M. Nicolas Piètre, qui est aujourd'hui notre ancien, et un homme incomparable, si on fait exception d'une certaine humeur particulière et stoïque<sup>2</sup> qui le maîtrise quelquefois.

Pour le bonhomme M. Hofmann, je vous prie de croire qu'il m'est très fortement recommandé, et que je le chérirai et honorerai toute ma vie, lui et sa mémoire et les siens. J'honore sa grande érudition, et ne me plains point de son humeur. Je me tiens encore plus étroitement obligé à l'honneur de votre amitié, qui m'a procuré une si avantageuse connoissance. M. Chartier a 74 ans bien vieux et bien usé, force dettes et force procès, parce qu'il ne veut point payer ses créanciers, et même qu'il ne le peut. Il y aura dans sa maison grand désordre après sa mort, des enfants de deux lits, force créanciers, peu de bien, force papiers imprimez de grec et latin sur Hippocrate et Galien, et rien de parfait. Il y a maintenant une presse qui roule pour en faire encore un tome, et après tout cela, la mort viendra, *tanquam fur de nocte, et quæ parasti, cujus erunt?*

A notre vieux bonhomme, M. Seguin, autrefois scavant et grand valet d'apothiquaires, depuis devenu animal trop dévot et plus que bigot, a succédé un docteur d'une bien autre trempe, qui est celui qu'avez deviné, M. Nicolas Piètre, un des premiers médecins du monde, et des plus rusés et déniaisés de la sottise du siècle. C'est un homme incomparable à tout prendre.

Je n'ai point eu d'autres nouvelles de M. de Sorbière<sup>3</sup>.

1. La dédicace de l'*Encheiridium* est conçue en ces termes : *Eruditissimo medico doctori Parisiensi D.-D. Guidoni Patino, amico et collegæ suo.* Dans « l'épître » qui suit, Riolan rend hommage à Patin et déclare qu'il est l'homme qui possède le plus de droit et de mérite à figurer en tête de son ouvrage. Il dit qu'il fut le promoteur de ses œuvres anatomiques et qu'il en a voulu surveiller lui-même l'impression. Quelques années après, Sauvin publiait l'*Encheiridium* en français (*Manuel anatomique et pathologique*, PARIS, 1661, in-12), dédiait encore cet ouvrage à Patin et renouvelait la déclaration de Riolan.

2. *Stoïque* doit s'entendre ici dans le sens d'obstiné, d'opiniâtre.

3. Sorbière (Samuel) né à Saint-Ambroise (Gard) le 17 septembre 1615, mort à Paris, le 9 avril 1670. Neveu du Ministre Samuel Petit, de Nîmes. Il étudia la médecine à la Faculté de Paris, vers 1639, passa en Hollande en 1642, et y résida sous le nom de *Gulbertus Higlandus*. Après avoir pratiqué plus ou moins la médecine à Leyde, il revint en



Vous diriez que cet homme est un stoïque, qui se retire à bon escient de la communication des hommes. Quand il m'écrivit, c'est une petite lettre de six lignes éloignées les unes des autres.

Pour votre autre lettre datée du 25 de février, qui étoit le jour du mardi gras, qui fut le premier jour que je relevai de maladie, et que M. Riolan, bon gré malgré moi, m'enleva de céans, et m'emmena dans son carrosse chez lui, afin de m'y traiter, et que nous y dînassions ensemble, y adjoignant ma femme et un de mes enfants, où il nous fit si grande chère, et étoit si fort réjoui de ce que j'étois guéri, ce disoit-il, et de ce que son *Encheiridium anatomicum et pathologicum* étoit achevé, que je ne vous le saurois exprimer. Je suis bien aise que soyez bon ami de M. Bauhin<sup>1</sup> : c'est un honnête homme qui m'écrivit quelquefois, et je lui fais réponse. Il y a vingt ans que nous nous connoissons ; je fais état de son amitié, mais je n'en ai jamais vu une plus seiche : je vous le dirai en un mot, il ne vous ressemble en rien. Je l'ai autrefois prié de m'apprendre ou de me faire savoir quelque chose de Bâle ; je lui ai envoyé des livres de deçà, et même un *Hofmannus, de Medicamentis officinal.*, sans gré ni réponse. Vous diriez que cet homme sort d'une boîte ou de quelque enthousiasme extatique, et alors il m'écrivit six lignes en une page. Si nous ne faisons autrement vous et moi, l'un et l'autre, à peine nous connoîtrions-nous. Néanmoins je le veux bien : *quisque suos patimur manes*.

La thèse de M. Guilleméau est sur la presse pour le 26 mars : il y parloit des apothiquaires, des Arabes, et de leur pharmacie, et ce bien malgré moi ; je ne laisserai point de vous donner une copie de ce qui a été retranché. Tout le monde n'est pas également hardi en ce pays : ceux qui pensent être sages y adorent aussi le veau d'or et révèrent la fortune des méchants. Comme je pressois un homme de ce parti sur ce châtement de thèses, il me dit que tout le monde n'étoit point si heureusement hardi que moi, et que *Bezoard idolum fatuorum* étoit bien pensé, mais qu'il n'étoit pas besoin de le dire ni de l'écrire. Je me mocquai de cette objection ridicule, et lui demandai s'il dormoit bien la nuit, s'il n'avoit point peur du loup-garou ou des

esprits qui reviennent de nuit ; que pour ceux du jour, je n'en avois nulle appréhension. Voyez jusque où va la peur de perdre un teston<sup>1</sup> ou la bonne grâce d'un apothicaire, dont je fais moins d'état que du trique-nique<sup>2</sup>, comme dit le bon M. Estienne Pasquier en ses *Recherches de France*<sup>3</sup>. Pour moi, je me console avec le bon roi David<sup>4</sup> et dis de bon cœur après lui, *dicite justo quoniam bene*. Quand les apothiquaires m'empêcheront de travailler, je leur aurai obligation ; ils me laisseront du loisir pour écrire plus souvent à nos amis. C'est folie à nos gens de flatter ces pharmaciens pour être employez, ils n'en ont point pour eux-mêmes. Tout le peuple, voir même le médiocre et la plupart des grandes maisons, sont trop embarrassés dans le désordre du siècle, dans la bombance et le luxe du temps, et dans les incommoditez que la guerre cause à tout le monde, et la plupart de nos apothiquaires sont si secs que rien plus. Il y en a ici trois ou quatre douzaines qui ressemblent bien mieux à des gens qui vont donner du nez en terre faute d'emploi, qu'à de bons marchands. Nous avons ici, jeudi prochain, une thèse, dont plusieurs se plaignent qu'elle est fort mal faite ; en voici la conclusion : *ergo, the chinensium menti confert*. Le dernier corollaire parle de ce thé, les quatre autres n'en approchent point. J'ai fait avertir le président que *chinensium* n'est pas latin ; que Ptolémée<sup>5</sup>, Cluvérius<sup>6</sup>, Joseph Scaliger et tous ceux qui ont écrit de la Chine (qui est un mot dépravé en français), écrivent *sinenses*, *sinensium* ou *sinæ*, *sinarum*. Ce président badin et ignorant m'a mandé qu'il avoit bien d'autres auteurs que les miens qui disent *chinenses* : ses fièvres quartes, s'il y en eut jamais un bon<sup>7</sup>. Ce président n'a fait cette thèse sur cette herbe, sur le thé<sup>8</sup>, que

1. Teston. Ancienne monnaie créée par Louis XII. Elle valut de 15 f. 6 d. à 19 f. 6 d.

2. Trique-nique se disait d'une « affaire de néant, d'une querelle sur la pointe d'une aiguille » (Furetière) ; pouvait venir, dit celui-ci, du proverbe grec, *Trichein nehios*, c'est-à-dire, « dispute sur un cheveu. »

3. Pasquier (Etienne) juriconsulte et historien français, né à Paris, le 7 avril 1529, mort dans cette ville, le 30 août 1615. Le premier livre des *Recherches de la France* parut en 1661. Pasquier a publié neuf livres.

4. David, roi d'Israël, né à Bethléem, l'an 1074 avant J.-C., mort en 1001.

5. Ptolémée (Claude) astronome et géographe grec, né, croit-on, à Ptolémaïs, en Thébaïde dans la première année du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. La meilleure édition de sa *Géographie*, celle que dut probablement consulter Patin, est celle de Montanus avec les cartes de Mercator, *Ptol. Geogr. libri. VIII græco latini*. FRANCFORT ET AMSTERDAM, 1605. Réimprimée par Bertius, LEYDE, 1618. Il y a une traduction française de l'abbé Haléna (1618).

6. Cluverius (Cluvier Philippe), géographe allemand, né à Dantzic, en 1580, mort à Leyde en 1623. Un de ses plus importants ouvrages, celui dont est tire le témoignage que cite Patin, est *Introductionis in universam geographiam, tam veterem quam novam, libri sex* ; LEYDE, 1629, in-12. Il fut traduit en français par le P. Labbé (1697) avec les notes de Reskius.

7. Membre de phrase incompréhensible et qu'il est impossible de rectifier, en l'absence du texte original : Reveillé-Parise qui, comme nous, n'a pu avoir à sa disposition d'autre document que l'édition de 1718, l'a ainsi et assez rationnellement modifié : « Quant à ses auteurs, je doute s'il en a jamais eu un bon ».

8. La thèse sur le thé avait été soutenue par Armand Jean de Mauvillain. Le Président « badin » étoit Philib. Morisset. Cf. *Lettre du 22 mars 1648*.

France en 1650, et prit la direction du Collège d'Orange. Converti au catholicisme en 1653, historiographe du roi en 1660. On lui doit un seul ouvrage de médecine, que Riolan, on le verra plus loin, attribuait à Gassendi : « *Discours sceptique sur le passage du chyle et les mouvements du cœur* » ; LEYDE, 1648, et des œuvres littéraires parfois intéressantes et dont le style est encore estimé. A publié entre autres travaux d'érudition, la vie de Gassendi dont il était l'ami et dont il partageait la doctrine : *De vita et moribus Petri Gassendi*, LONDRES, 1602, in-12 et les *Mémoires et Voyages de Rohan*, AMSTERDAM, 1646, in-16.

1. Bauhin (Jean-Gaspard) né à Bâle, le 12 mars 1606, mort le 14 juillet 1685. Fils du célèbre anatomiste et botaniste Gaspard Bauhin et petit-fils de Jean Bauhin d'Amiens qui ayant embrassé la réforme fut obligé de quitter la Cour où il étoit médecin de la princesse Marguerite, sœur de François 1<sup>er</sup>, et de se retirer à l'étranger. Jean-Gaspard Bauhin fut professeur de botanique, comme son père, à l'Université de Bâle, et reçut, en 1659, le titre de médecin ordinaire de Louis XIV, avec une pension.

pour flatter M. le chancelier, duquel est venue la réputation de cette drogue, *quæ statim evanuit cum sonitu*, et de la bonté de laquelle ceux mêmes qui la vantent n'oseroient jurer, n'en pouvant assigner aucun bon effet. Vous trouverez dans votre paquet une grande thèse de théologie dédiée au cardinal Mazarin, en huit feuilles de papier collées ensemble. Vous ne vîtes peut-être jamais une si grande et chère gravure : la thèse a coûté neuf mille livres.

Pour nouvelles de deçà, M. de Longueville est ici grand ministre d'Etat et du conseil d'en haut ; M. le Prince, son beau-frère, est allé à Dijon y tenir les États de la province. Il sera ici de retour avant la fin du mois, et partira au commencement d'avril, pour aller en Flandre avec MM. les mareschaux de la Meilleraye et de Gramont. Je me recommande à vos bonnes grâces de toute mon affection, et suis,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 10 de mars 1648.

EDIT. DE LA HAYE 1718.  
— PARIS 1846.

Mss. 9357, fol. 30.

# LETTRE CLV

A MONSIEUR SPON, DOCTEUR EN MÉDECINE, A LION.

MONSIEUR,

Depuis le 10 de mars, que je vous escrivis une lettre de quatre grandes pages, je vous diray que j'ai reçu par la voye de M. Picques, une lettre de M. Hofmann, avec une épître à M. Gras, pour son traité de *anima* ; voilà que je vous l'envoie afin que vous la voyiez et la montriez à M. Gras. Je vous prie aussi d'y changer le titre, et de l'accommoder comme vous l'entendrez, veu mesme que l'auteur ne le trouvera pas mauvais et qu'il n'est pas comme il devroit estre. J'ay un imprimeur qui me promet d'y travailler avant Pasques. Tandis que nous ferons l'impression de deçà, vous verrez cette épître et me la renvoyerez à vostre loisir : c'est assez que je la reçoive quinze jours avant Pasques, avec très humbles prières à vostre bonté de tesmoigner à M. Gras que je suis son très humble serviteur et de l'en bien assurer, s'il vous plaît.

Le massacre qui fut fait la veille de Noël à l'hostel d'Orléans<sup>1</sup> durant la messe de minuit, avec un vol de 10.000 livres, moins 10 pistoles, est desouvert ; ce ont esté deux valets de chambre, tous deux chirurgiens, de leur

premier mestier, dont l'un, nommé du Fresne, estoit valet de chambre et de plus, maistre d'hostel de M. Goulas, secrétaire de M. le duc d'Orléans ; l'autre est un nommé Campi, valet de chambre et chirurgien de M. le comte de Franquetot<sup>2</sup>, qui a charge chez la reine. L'affaire a esté découverte par le babil très impertinent d'une misérable femme, qui est celle de Campi ; mais Dieu l'a permis ainsi afin que ces grands crimes soient punis : comme Campi s'enfuoit en Flandre, il a esté pris en une petite ville de Picardie, nommé Ham<sup>3</sup> et dès qu'il s'est veu si bien pris, il a déjà avoué quelque chose ; il est aujourd'huy arrivé, et a esté mis dans le grand chastelet<sup>4</sup> ; l'autre y est aussi dans un cachot, où on ne le gardera pas longtemps, veu que tous deux ne peuvent nier le fait. Du Fresne est extrêmement coupable, veu qu'il estoit domestique de M. le duc d'Orléans, et que ce pauvre Paris, qu'ils ont massacré, estoit son amy intime : joint qu'il avoit un bon maistre, trente mil escus de bien, et, 4.000 livres de rente en offices, que son maistre luy avoit fait avoir chez M. le duc d'Orléans.

On dit que le prince de Galles<sup>5</sup>, qui est icy, s'en va en diligence en Escosse, pour y estre chef d'un party qui s'y forme pour le Roy d'Angleterre, son père, lequel party sera composé d'escossois, hibernois, et du grand secours que le roy de Danemarck luy veut donner : *de hac contentione Deus ipse viderit*.

Nous avons icy, tout nouvellement venu d'Anvers, le second tome de *Famianus Strada*<sup>6</sup>, de *bello Belgico*<sup>7</sup>, c'est un in-8 de 50 feuilles de *cicero*, qui a esté imprimé sur l'in-folio de Rome. On l'imprime aussi de mesme icy in-octavo, et sera fait dans huit jours. C'est un beau et agréable historien ; mais ce deuxième tome me déplaît, d'autant qu'il ne va que depuis l'an 1578 jusques à 89, qui n'est qu'environ onze ans. Au moins, s'il eût esté jusques à la mort d'Alexandre, duc de Parme, qui mourut l'an 1592<sup>7</sup>, *in cujus gratiam et gloriam videtur tantum opus suscepisse*. On dit que le roy d'Espagne a empesché que l'au-

1. Franquetot (Jean-Antoine), comte de Cougny, maréchal de camp, capitaine lieutenant des gendarmes de la reine Anne. Marié en 1634 à Madeleine Patry.

2. Ville forte située sur la Somme, à 24 kil. S.-S.-E. de Péronne.

3. Forteresse située sur la rive droite de la Seine, le petit Châtelet étant sur la rive gauche. Le grand Châtelet était à la fois une prison et le siège de la justice prévotale. Il fut, ainsi que le petit Châtelet, démoli en 1602. A l'endroit où il s'élevait, on ouvrit la place actuelle du Châtelet.

4. Charles, prince de Galles, fils aîné de Charles I<sup>er</sup> et de Henriette de France, né en 1630, mort en 1686.

5. Strada (Famianus) jésuite érudit, né à Rome en 1572, mort au Collège romain, dans cette ville, le 6 septembre 1649.

6. Le deuxième tome constituait la deuxième partie (*Decas secunda*), imprimée à Anvers sur l'édition de Rome, de l'ouvrage de Famianus Strada : *Famiani Stradae Romani e Societate Jesu de bello Belgico — Decas prima, Decas secunda*, 2 vol. in-fol. Romæ, 1647. Edition ornée de gravures, très belles et fort recherchées. La première partie (*Decas prima*) avait été publiée à Rome en 1632 (in-fol.) et réimprimée à Anvers en 1635 (in-8°), en 1636, (in-12). Cet ouvrage estimable fut attaqué par Scioppius dans un injurieux pamphlet intitulé *Infamia Famiani* (1633).

7. Farnèse (Alexandre) duc de Parme et de Plaisance, né en 1544, mort le 11 décembre 1592.

1. Le palais du Luxembourg qu'on appelait aussi « Luxembourg », et hôtel d'Orléans.



theur ne donnât au public le reste de son histoire, parce que Philippe II y estoit accusé d'avoir fait emprisonner ce prince de Parme. *Vide Thuanum, tomo quinto Historiarum sui temporis, in elogio Alexandri Parmensis*. J'ay veu l'infolio venu de Rome, qui est tout pareil à l'in-octavo, hors-mis quelques figures en taille douce qui sont à l'in-folio, qui représentent quelques villes et quelques castramétations<sup>1</sup>. Pour M. Ravaut, la lettre duquel j'ay reçue avec joye, dès que j'y vis au bas de vostre escripture, je vous prie de luy tesmoigner que je me tiens très obligé à luy de son beau livre dont il me veut faire présent, et que j'auroy soin de le retirer de chez M. Cramoisy, quand il sera arrivé. Je souhaite fort qu'il mette de beau papier à son Sennertus, qui soit plus blanc et plus fort que celui du Drexelius<sup>2</sup> de M. Huguetan, si faire se peut<sup>3</sup>.

Pour mon voyage vers M. Hofman, il n'est pas encore prest. Je ne me soucierois point de mes affaires de deçà, si la guerre nous en donnoit une seure permission, mais comme tout s'en va dans la rigueur et à l'extrémité, il n'y a point d'apparence que je pense à entreprendre ce voyage. Mon dessein eût esté d'aller d'icy jusqu'à Lyon pour vous embrasser, et après quelques jours, d'en partir et d'aller à Genève, pour y voir quelques singularités dont je serois curieux : et de là, si vous me l'aviez conseillé, d'aller à Basle y voir M. Bauhin, et le tombeau du grand Erasme ; après cela de prendre le plus court et le plus seur, de gagner Nuremberg, y aller joindre M. Volcamer, qui m'introduiroit et meineroit chez M. Hofman, que je serois ravy de voir et d'embrasser, avec sa vieille Pénélope, et *coram mutuas audire et reddere voces*. Et je vous jure que je serois ravy de faire ce voyage, et que, ny la peine, ny le tems, ny l'argent nécessaire pour cela ne me cousteroient rien, pourveu que je visse de la seureté de ma personne et de celle de mon fils aîné, que je meinerois quant et moy. Et quand je serois en train de revenir, je tascherois de me mettre sur le Rhin, et de venir à Nimègue<sup>4</sup>, où j'ay un frère et iceluy unique, qui seroit ravy de me voir, et moy luy. De là, je visiterois quelques belles villes de Hollande, sçavoir : La Haye<sup>5</sup>, Leyden<sup>6</sup>, Amsterdam<sup>7</sup>, Rotterdam<sup>8</sup>, Dordrecht. Je chercherois à Rotterdam le lieu de naissance de l'incomparable Erasme, et à Leyden je

visiterois avec un dévotieux respect le tombeau du très grand Joseph Scaliger. Mais mon premier dessein n'est venu que de la promesse et de l'espérance qu'on nous faisoit icy de la paix. Aujourd'huy l'on dit que tout est perdu, *quod pacis spes tota decollavit* ; c'est pourquoy je n'oserois plus y penser ; et néanmoins, à vous dire vray, je serois ravy de voir et d'embrasser le bonhomme Hofman et de lui tesmoigner, par ce voyage, combien je l'honore et l'affectionne.

Il est vray que je luy en ay tesmoigné ma passion par une lettre, ce que véritablement j'effectuerois si le temps ou plustost la paix me le permettoit, en nous donnant seureté par les chemins : *quam quidem securitatem quia nemo potest præstare, neque ego peregrinabor*<sup>1</sup>.

LE 7 DE MARS. Avant que cette sepmaine passe, j'escriray à M. Hofman, par la voye de M. Picques et luy manderay qu'il m'envoie *χρησμε. φυσιαλ.* et luy rendray compte de mon voyage prétendu, que j'entreprendrois bien volontiers, mais il n'y a nulle apparence de s'imaginer qu'il se pût faire avec assurance.

Passons à autre chose. Je reçeus hier au matin un petit paquet, venant de Hollande, pour le port duquel je payay dix sols qu'on me demanda : la subscription estoit de la main de M. Sorbière ; dès que j'eus levé cet enveloppe, je trouvay un petit livret nouvellement imprimé à Leyden, in douze : *le passage du chyle et de la circulation du sang*. Si tels n'en sont les mots, au moins en voilà le sens. En dedans du premier feuillet il y avoit de la mesme main, à Mr. M. Patin, etc. Le livre est dédié à M. du Prat, docteur en médecine. Il n'y a point de nom d'auteur exprimé ; il y a seulement au bas du livre, à la fin deux S. S. qui disent, ce me semble, Samuel Sorbière. Comme je n'avois point loisir de le lire, et que d'ailleurs je me souvins que j'en avois parlé à M. Riolan, à qui j'avois promis de l'envoyer, dès que je l'aurois reçu, je le luy envoyay tout-à-l'heure. On le laissa chez luy en son absence. Le matin, dès le point du jour, M. Riolan m'est venu voir, qui m'a dit que ce livre a esté fait à Paris par un homme qui est à Paris ; que ce livre est tout plein de fautes ; que cet auteur n'y entend rien ; qu'il n'est point médecin ; que c'est pitié de se mesler du mestier d'autrui ; et par le long discours qu'il m'en a fait, j'ay reconnu qu'il entend M. Gassendi, et m'a dit que dès qu'il aura reçu quelques cahiers de la copie de son *Anthropographie*, qu'il s'en va y respondre par un autre livret en françois, qui sera deux fois plus gros que celui-cy, d'autant qu'il contiendra la

1. Castramétation, du latin *Castrametari* établir, asseoir un camp. Ce terme, dit Furetière, étoit peu usité à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'appliquait à l'art de bien disposer un camp, une armée.

2. Drexelius (Jérémie) écrivain ascétique de la Compagnie de Jésus, né à Augsbourg en 1581, mort à Munich le 19 avril 1638. Il est difficile de dire quel est celui de ses ouvrages qu'avait publié Huguetan.

3. Passage supprimé dans les édit. antér.

4. Ville des Pays-Bas, sur le Waal, à 21 kilom. S.-S.-O. d'Arnheim.

5. Capitale des Pays-Bas par 52° 4' 40" de latit. N. et 105° 16" de longit. E.

6. Ville des Pays-Bas, sur le Rhin, à 27 kil. N. de Rotterdam.

7. Ville la plus importante de la Hollande, sur l'Amstel. Ch. I. de la province de la Hollande septentrionale.

8. Ville de la Hollande méridionale à 21 kilom. S.-E. de la Haye ; sur la rive droite de la Meuse.

1 Dans les éditions antérieures, la lettre s'arrête ici. L'éditeur a fractionné en deux, d'après les dates des reprises, cette lettre écrite en plusieurs jours par Patin. Reveillé-Parise, dans l'édition de 1846, en a tiré les lettres CXCH et CXCV du premier volume de son ouvrage.

refutation de toutes les faussetez de celui-cy et puis après, qu'il y proposera la vraie circulation du sang, dont il établira et estalera les vrais fondemens. Voilà l'histoire du petit livret. Quand j'en sçauroy autre chose, je vous le manderay. M. Riolan dit aussi que Fortunius Licetus, in *libro de Quæsitis per epistolam* (il y en a icy quatre parties nouvellement venues d'Italie), a voulu parler de la circulation du sang, mais qu'il n'y entend rien : que c'est un ennuyeux traité, pour l'importune quantité de citations que Licetus y apporte du Galien et de l'Aristote et qu'il le refutera tout du long dans le grand traité qu'il en mettra dans son *Anthropographie*, et que cette réfutation seule tiendra plus de six pages<sup>1</sup>.

Un de nos docteurs, qui est bien plus glorieux qu'habile homme, nommé Morisset, voulant favoriser l'impertinente nouveauté du siècle et taschant par là de se donner quelque crédit, a fait icy respandre une thèse du thé, laquelle conclue aussi bien que ce Président à la teste bien faite. Tout le monde a improuvé la thèse ; il y a eu quelques-uns de nos docteurs qui l'ont brûlée, et reproches ont esté faits au doyen de l'avoir approuvée. Vous la verrez et en rirez. J'attends le présent que me fait M. Ravaud de son *Polyanthea*. Et à ce que je voy vos libraires de Lyon sont bien plus honnestes et plus généreux que ceux de deçà ; je luy en escriray exprès, quand je l'auray reçu et l'en remercieray, combien que je croye et me persuade facilement que je vous en ay la première obligation, aussi bien que du *Drexelius* de M. Huguetan. Mais vous estes en grand train de m'obliger de toute façon, et moy en estat de mourir ingrat, puisque je n'ay pas moyen de me revancher<sup>2</sup> de tant de courtoisies et de bienfaits que j'ay reçeus de vous depuis tantost six ans : *nisi mihi Deus tanquam e machina affulserit*. Je souhaite fort que l'occasion s'en présente et que j'en aye les moyens de m'en acquitter comme je le souhaite de tout mon cœur. M. Ravaud me mande qu'il fera icy un voyage après Pasques, je seray ravy d'avoir le bonheur de le voir, et de m'entretenir un peu avec luy, de vous et de son Sennertus.

La nuit entre le 15 et le 16 de mars s'est icy sauvé de la conciergerie, où il étoit détenu prisonnier depuis dix-huit mois, un certain M. de Roquelaure, qui s'estoit pareillement sauvé des prisons de Tolose, il y a environ deux ans, où il estoit détenu pour diverses impiétez qu'il estoit accusé d'avoir faites et proférées. Comme il avoit esté

long temps icy prisonnier, il avoit trouvé le moyen de gagner les bonnes grâces de madame du Mont, la geolière, qui est fort belle femme, et de *qua mala fabula fertur per urbem*, et mesmes on trouve qu'il s'est sauvé par son cabinet<sup>3</sup>. M. le premier président, en ayant esté adverty, dès le matin, envoya prendre prisonniers du Mont et sa femme, leur a osté leur charge et les a envoyez prisonniers, l'un dans le grand, et l'autre dans le petit Chastelet. Le mesme jour il est arrivé icy nouvelle que le bastar de Monteron<sup>4</sup>, a tué en duel, près de Tolose, un autre frère de ce M. de Roquelaure<sup>5</sup>. Le 16 de ce mois, vostre archevesque, M. le cardinal de Lyon<sup>6</sup>, a perdu son procez pour la deuxième fois, au grand conseil, touchant son prieuré de la Charité. Il y a tantost un an qu'il en fut dépossédé par arrêt du grand conseil au profit de M. des Landes Payen conseiller de la grand'chambre. Les parents du cardinal avoient dressé une nouvelle batterie et esperoient de luy arracher ce bénéfice de trente mil livres de rentes par une requeste civile, de laquelle ils ont esté deboutez par tous les juges, qui ont esté louez partout de n'avoir rien donné à la recommandation et à la brigue de tous les parents et amis du feu cardinal qui s'en estoient meslez. L'avocat général de ce semestre, nommé M. Bailly, fils d'un maistre des comptes, et *abnepos Michaëlis Marescotii doctoris medici qui hic obiit anno 1605*, fut le premier de cet advis, et fit merveilles par sa harangue à démesler tant d'intrigues et de fourberies qui estoient en ce procez. C'est un jeune homme de vingt cinq ans qui a déjà fort bien fait en d'autres causes, depuis six mois qu'il a cette charge.

Les deux massacreurs et voleurs ont tout advoué et auroient déjà passé le pas, n'estoit que MM. du Parlement (j'entends ceux de la Tournelle) en veulent avoir connaissance, et qu'ils ont évoqué la cause à leur tribunal. Du Fresno est aussi accusé de plusieurs autres crimes, et entre autres d'avoir fait divers vols sur les grands chemins en habit déguisé, avec une fausse barbe et autres outils qui ont esté trouvez chez luy. Luy et Campi ont fait le massacre seuls, et la femme de Campi laquelle ne sçavoit encore rien,

1. Riolan, qui usa son grand talent et son immense érudition à combattre la plus grande découverte du siècle, attaqua la circulation du sang, non seulement dans son *anthropographie* dont nous voyons qu'il préparait activement une nouvelle édition — PARIS, 1649 — mais surtout aussi, dans ses *Opuscula anatomica nova* qui parurent à Londres la même année, et où Harvey et ses partisans ont pris directement à partie : LONDONI, 1649, et dans ses *Opuscula anatomica varia et nova*. PARISIIS, 1652.

2. C.-à-d. de vous rendre la pareille, de m'acquitter...

1. Roquelaure (Antoine de), chevalier de Malte, onzième fils du Maréchal de Roquelaure, et le cinquième de son second mariage avec Suzanne de Bassabat ; mort en 1660. — Très original, « espèce de fou », a dit Tallemant, — « et le plus grand blasphémateur du royaume ». Avait été emprisonné à Toulouse pour divers scandales et était parvenu à s'évader, grâce à la complicité de son gardien. Son frère, Gaston de Roquelaure, ayant obtenu par son crédit l'évocation de l'affaire à Paris, il reprit ouvertement sa vie de débauche ordinaire et ne tarda pas à être de nouveau arrêté. Il fut mis à la Conciergerie et on allait lui faire son procès, quand il réussit de nouveau à s'enfuir avec l'aide de la geolière, une femme Dumont, célèbre parmi les détenus du temps par sa beauté et ses coquetteries. Elle avait fait pratiquer un trou dans le mur de la forteresse « dans son cabinet » dit Patin. Cf. aussi, Tallemant. *op. cit.* T. IV, p. 314-314.

2. Financier célèbre, un des plus fastueux et des plus effrenés partisans de l'époque, Corneille lui dédia sa tragédie de Cinna.

3. Roquelaure (Armand de) baron de Biran, treizième fils du maréchal de Roquelaure et le septième de son second mariage avec Suzanne de Bassabat.

4. Le cardinal Alphonse de Richelieu, dit le cardinal de Lyon.



pour lors du massacre, leur aida à faire le vol, à partager les pistoles, et à serrer tout ce qui fut volé.

La Reine s'en va faire un voyage à Chartres pour la Nostre-Dame du 25 de mars, à laquelle elle a fait un vœu pour la santé du Roy, qu'elle y meine quant et soy<sup>1</sup>. M. le cardinal Mazarin n'y va point. On parle fort icy de la trahison qui a esté découverte à Naples contre M. de Guise, dans laquelle se trouve criminellement enveloppé un sien favory nommé de Modène, la nouvelle de la mort duquel n'est point encore venue<sup>2</sup>, combien qu'on tienne pour très certain qu'il en mourra. On dit qu'il vient icy des députez d'Irlande querir le prince de Galles, afin qu'il aille commander leur armée contre les Parlementaires de Londres. Le duc de Bavière est menacé de nos armes et de celles des Suédois plus qu'aucun autre.

La Polette est icy publiée pour les officiers de finance et pour les Présidiaux, et non pour les Cours souveraines, desquelles il n'est point parlé du tout<sup>3</sup> : on croit qu'il y aura une déclaration du Roy toute expresse pour eux : néanmoins, les maîtres des Requestes en sont nommément et particulièrement exceptez, qui sont ceux auxquels le Conseil semble vouloir plus de mal pour l'opposition qu'ils ont faite aux nouveaux compagnons qu'on vouloit leur donner il y a trois mois.

Enfin M. Thévert nostre compagnon a tant fait qu'il a gagné le libraire qui par cy-devant a fait imprimer les œuvres de M. de Baillou son oncle, à quoy je n'ay pas peu contribué<sup>4</sup> : il commence l'édition d'un 3<sup>e</sup> tome de Conseils du mesme Baillou qu'il promet tout autrement meilleur que tout ce qui a esté par cy-devant imprimé de luy : il sera in-4, environ de la grosseur des autres.

Il y a en cette ville, pour le présent, un médecin de Poitou nommé M. Lussau, *Carolus Lussaldus*, qui estudioit icy l'an 1625, avec M. Bauhin de Basle, lorsque j'estois archidiacre<sup>5</sup>, et me souviens qu'ils assistoient tous deux fort soigneusement aux anatomies et dissections de M. Charles.

Ce M. Lussau a esté quatre ans avec M. de Rohan aux armées de la Valteline et d'Allemagne : il est icy pour obtenir des lettres de médecin du Roy, afin que cela luy serve à l'exempter de payer la taille en Poitou : il a par cy-devant demeuré à Niort, et maintenant il s'en va demeurer en une petite ville nommée Cheboutonne, laquelle appartient au comte de Roucy, de la maison de La Rochefoucauld<sup>1</sup> où il espère par le moyen desdites lettres, et par les bonnes grâces du dit Seigneur, n'y point payer de taille : mais pour obtenir les dites lettres, il veut icy faire imprimer un petit traité de *Vitali facultate Fœtus*<sup>2</sup> qu'il dédiera, pour cet effet, à M. Vautier. Ce M. Lussau vous connoit, et dit qu'il vous a veu à Montpellier. Il a naturellement beaucoup d'esprit, et bien présent : aussi a-t-il moins d'estude et mesprise fort hardiment la plus part des bons livres : il n'aime, dit-il, que le raisonnement, et non pas les citations : et tout cela avec beaucoup d'orgueil et d'arrogance, dont j'ay bien de la peine à m'empescher de rire, quand je l'entends faire de tels contes. Il voulait m'embarasser à relire tout son manuscrit, et à y changer ce qui m'en déplairoit : mais je luy dis : *Parcius ista viris*, et luy fis connoistre le peu de temps que j'avois de reste de mes affaires, qui est une monnoye dont il ne s'est pas contenté : et ne trouvant pas bon mon refus, est allé chercher M. Riolan, qu'il a voulu endosser de la mesme charge ; mais qui s'en est aussi fort bien excusé et deschargé sur l'impression de son livre, sur ce qu'il faut qu'il appreste de la copie à ses imprimeurs, et sur son grand traité de la circulation du sang, auquel il travaille tous les jours, tant à y establir son opinion propre, qu'à détruire et refuter les autres, et entre autres celle de *Fort. Licetus*, en son livre nouvellement arrivé de Venise ; comme aussi le livret que M. Sorbière a fait imprimer en Hollande, que je luy ay mis en mains aussitost que je l'ay eu. Ce M. Lussau désireroit fort d'estre nommé avec éloge dans l'Anthropographie de M. Riolan, si son opinion pouvoit plaire au dit sieur, et mesmes aussi quand elle luy déplairoit, pourveu qu'il ne le maltraite pas tout à fait. Si ce manuscrit Lussaldique s'imprime icy, je vous en voue une copie, tout tel qu'il pourra estre ; cet homme se doit consoler, s'il a de la science, qu'il a aussi de la vanité très bien, et horriblement ; car il juge rudement, et *quali stans pede in uno*, de tout le monde, *ab hoc et ab hac et admodum tumultuarie*<sup>3</sup>.

CE 21 DE MARS<sup>4</sup>. Mr. Naudé m'est venu voir aujourd'hui, il y avoit un long temps que je ne l'avois veu : j'ai eu le bon-

1. Nous avons dit dans une note précédente (*Lettre du 7 février 1648*) que le roi avait été atteint de la petite vérole.

2. Modène (*Esprit de Raimond de Mormoiron*, comte de) né le 16 novembre 1608 à Sarrans (Comtat Venaissin), mort le 1<sup>er</sup> décembre 1672. Attaché à la fortune du duc de Guise, il le suivit dans son aventureuse équipée de Naples. Sous de vains prétextes, par jalousie, dit Modène, le duc le fit arrêter et traduire devant un tribunal. Tombé comme de Guise, entre les mains des Espagnols, il fut retenu prisonnier par eux jusqu'en 1650. Tous les molieristes connaissent la liaison de Modène avec Madeleine Bejart qui tint avec lui sur les fonds baptismaux le second enfant de Molière. — On a de lui *Histoire des Révolutions de la ville et du royaume de Naples depuis la révolte de Masaniello jusqu'à la prise du duc de Guise*. PARIS, 1666-1667, 3 vol. in-12. La dernière édition est de 1826. PARIS, Sautet, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.

3. La polette était une taxe — suggérée à Henri IV par le financier Paulet — prélevée annuellement sur les magistrats et moyennant laquelle ceux-ci acquiesçaient la propriété de leurs charges. Elle était renouvelable tous les neuf ans, et expirait cette année 1648.

4. Notre auteur avait fait lui-même la table des matières de cet ouvrage. Cf. sa *lettre à Falconet du 23 juillet 1649*.

5. L'archidiacre dont la fonction n'avait rien d'ecclésiastique était un procureur chargé de veiller à tout ce qui concernait l'anatomie. Il était pris parmi les élèves et élu par eux.

1. La Rochefoucauld (*François II*, dit de Roye) comte de Roucy, fils de Charles II de la Rochefoucauld, dit de Roye, comte de Roucy et de Claude de Gontault de Biron. — Mort en 1680.

2. *Disp. de functionibus fœtus officinalibus*. PARISIIS, 1648, in-4<sup>o</sup>.

3. Tout le paragraphe précédent supprimé dans les édit. antér.

4. Date en marge de la main de Patin.

heur de l'entretenir trois bons quarts d'heure : c'est tous-jours luy-mesme, horsmis que j'ay reconnu une chose de luy dont j'ay regret, veu que toute sa vie je l'en avois-tous-jours reconnu fort éloigné : c'est qu'il commence à se plaindre de sa fortune, et de l'avarice de son maistre, duquel il n'a pû, ce dit-il, encor avoir aucun bien, que douze cent livres de rente en bénéfice, et qu'il se tue pour trop peu de chose. Je pense que c'est qu'il a peur de mourir, avant que d'avoir amassé du bien, pour laisser à des frères et à des neveux qu'il a en grande quantité. Et par cet exemple, je reconnois aisément que les passions entrent aussi bien avant dans l'esprit des Philosophes. J'en suis pourtant bien marry, veu que c'est un honneste homme et digne d'un meilleur traitement auprès d'un tel maistre.

Le Chatelet avoit envie de juger les voleurs prevostablement et les faire exécuter aussi tost, mais il a esté ordonné que la Cour en connoistroit, de sorte qu'au lieu que dès samedi dernier ils eussent esté exécutés, ils ne le peuvent estre que jedy ou vendredy prochain. Le nommé du Fresne est natif de Villeneuve d'Avignon<sup>1</sup>.

Voilà ce que je sçay pour le présent : je vous prie de me conserver en vos bonnes grâces et de croire que je seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

EDIT. DE LA HAYE 1718.  
— DE PARIS 1846.

De Paris, ce 22 de mars 1648<sup>2</sup>.

(A suivre).

### Bibliographie

**L'École de médecine et de pharmacie de Tours; ses origines, sa création (1766-1841),** par M. E. Grandin.

Sous ce titre, M. E. Grandin, professeur à l'École de médecine de Tours, vient de publier une très intéressante brochure (in-8, chez Barbot, à Tours), qui apporte une utile collaboration à l'histoire de l'enseignement médical dans notre ville.

Remontant à l'origine du Collège de chirurgie en 1766, l'auteur montre les services que cette organisation rendit sous la direction de maîtres comme Brossillon, Nobilleau, etc. Mais supprimé le 13 septembre 1793 il n'y eut plus de cours professionnels à Tours jusqu'en l'an XI.

A cette date on créa à l'Hospice général un cours d'anatomie et un cours d'accouchement; ce dernier, confié à Herpin, eut un vif succès. Remanié, complété à plusieurs reprises, cet enseignement végéta jusqu'en 1815, au

moment où apparaît le nom de Bretonneau, qui, nommé médecin en chef le 15 janvier, commença ses leçons cliniques qui ont eu un si grand retentissement.

Le 3 avril 1818, grâce aux démarches pressantes de Bretonneau et de Herpin (1), de nouvelles modifications furent apportées à l'ordre des cours et des services hospitaliers et c'est cette date qui marque véritablement l'établissement à Tours d'un enseignement médical complet, qui devait tout naturellement aboutir à la fondation d'une école préparatoire en 1841.

Dans ce livre tout rempli de documents puisés aux meilleures sources, on trouve cités à chaque page les noms des Bretonneau, Gouraud, Herpin, Tonnellé, Leclerc, Parmentier,.... qui ont laissé dans l'histoire médicale tourangelles une trace si lumineuse.

C'est donc là plus qu'une étude intéressante à lire, c'est un ouvrage qu'il faudra consulter quand on fera l'histoire de la médecine dans notre province, et aussi surtout quand on étudiera l'évolution des doctrines médicales au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Car, ne l'oublions pas, c'est à l'hospice général de Tours, qu'a été patiemment édifié, de 1815 à 1841, tout ce corps de doctrines, connu sous le nom de *doctrines de l'école de Tours*, qui a si étrangement révolutionné les conceptions nosologiques et pathologiques dans la première moitié du siècle dernier.

M. E. Grandin a donc eu raison de tirer de l'oubli ces textes inédits et nous l'en félicitons grandement.

L. D. C.

(1) Sur le rôle que Herpin joua lors de l'organisation de l'enseignement médical à l'hospice général de Tours. Cf. LE D<sup>r</sup> FÉLIX HERPIN, par L. Dubreuil-Chambardel, in *Gazette Médicale du Centre*, 1902.

### CLIENTÈLE de SAGE-FEMME A CÉDER

**Madame CHARLON**, sage-femme depuis de nombreuses années à Issoudun (Indre), désire céder sa clientèle. (Prière de lui écrire directement.)

**NUCLEO FER GIRARD**, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

**VIN GIRARD** de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

**Succédané de l'huile de foie de morue**

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

**BIOPHORINE** Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

**FLOREINE** — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

Le Gérant, Ch. SUPPLIGEON.

Tours, imp. Tourangelles.

1. Villeneuve-lès-Avignon, aujourd'hui ch.-l. de c. (Gard). Sur la rive droite du Rhône, à 37 kil. E. de Uzès.

2. DATÉE DU 13 MARS DANS LES ÉDITIONS ANTÉRIEURES.